



LE BUFFLE

A mes élèves annamites, pour la part qu'ils ont dans ce petit poème.

Les grands flamboyants ont fleuri vermillon et l'on flambe un peu avec eux. Enfer ou Paradis ? Sait-on jamais ? Je voudrais...

Grand lac. Collège. Collégiens.

L'attention de soixante prunelles converge au fond de mes prunelles attentives.

Sujet de composition : « Les mémoires d'un buffle ».

Et voici que sous votre plume qui se souvient parfois si finement d'avoir été pinceau, le lourd compagnon se raconte :

Je n'ai connu mon nom, ma valeur et, presque, mon existence, qu'au jour de ce marché sonore où quelqu'un compta pour mon encolure, pour mon garrot, pour mes jarrets et pour les signes mystérieusement favorables de mon front tant de ces pièces d'argent que les hommes ne donnent pas en vain.

Ceux-là seuls qui vivent aux champs comprendront la joie que ce paysan, « Trois », ayant payé ma rançon, tirait chez lui avec ma longe. Derrière la claie de bambou sa femme et ses enfants m'attendaient pour me saluer en criant très fort : « Soyez le bienvenu, cher buffle ! »

La première fois qu'on posa le joug de lim sur mon épaule, je ne pouvais tracer un sillon sans m'arrêter plusieurs fois. Pour me faire avancer, on tirait sur mon musle, on m'obligeait à regarder le ciel bleu...

— *Buffle ami, quelqu'un à mon tour me tire vers toi, me force à regarder dans ton âme fruste et grise : je sens tes gros yeux douloureux, perdus entre ce miroitement où tu patauges et ce bleu blessant où tes cornes tracent un double sillon...*

— *Au matin, « Trois » levé, en baillant se dirigeait vers l'étable. J'étais là, masse informe et noire qui s'éveillait en entendant pousser le gros loquet de bois.*

— *masse informe et boueuse et brutalement réveillée... je fus cela aussi, frère buffle, si je voulais m'en souvenir...*

— *Quand nous marchons vers la rizière, je pose soigneusement mes pieds dans les empreintes de la veille. Une pipe de bambou, accrochée au flanc de la charrue, se balance,*

— *mais non pas pour toi, ni pour toi la chique ardente et fraîche, ni l'humide cachette d'où l'on tire quelque gorgée d'alcool, ô toi qui ne connais que l'eau de la rizière et la vraie saveur du travail...*

— *Et que crois-tu donc de mon maître ? Sa peau est devenue noire comme la mienne...*

Les rizières inondées reflètent nos images...

— *belles images sombres que brisent vos propres pas dans le miroir de cuivre rouge...*

— *Sous nos pas de petits poissons s'enfuient...*

— *pailletés d'argent fin !*

— *Moi aussi, pour trouver le courage de tirer cette charrue et d'arracher à chaque pas chacun de mes pieds englués, je rêve aux jours de loisir où l'on me mènera baigner à la mare.*

— *et où l'on ne verra de toi, vautré jusqu'aux naseaux et jusqu'aux cornes, guère plus que d'un caïman à l'affût sur la rive !*

— *L'enfant Nho, qui, las de lancer le cerf-volant et de jouer dans la pagode s'était endormi,*

— *sous le banian qui laisse couler ses branches en longues stalactites végétales*

— *au soir, est réveillé par quelque brise. Il vient me chercher, il m'enfourche, et nous regagnons la maison. Ses jambes dorées jouent dans mes cornes grises*

— *à moins qu'il ne se vautre sur ton dos comme dans un pré et que des genoux et des coudes il ne s'accroche à ton roulis.*

— Et tandis que de ma queue je travaille furieusement contre les insectes fous du soir, lui brandissant le bout claquant de ma longe, il sait défendre ma poitrine et mes yeux assaillis et mes naseaux en butte aux infimes ennemis que l'ombre jette à nos visages.

— Loin derrière vous, suivant la diguette inondée et semblant marcher sur les eaux, le laboureur... Maintenant, à son tour, il porte sur l'épaule le joug qui t'a lassé, ces instruments aratoires pareils à des armes primitives; et ce léger chapeau de latanier qui le défendait du soleil n'est plus, à son côté, qu'un bouclier dérisoire...

— L'enfant nonchalant me laisse goûter à l'herbe du chemin...

— Je l'entends chanter...

— et quand nous franchissons la porte du village, la cloche de la pagode se met à sonner lentement. Le cor, à la maison commune, rassemble les vieillards.

Un instant j'écoute l'écho de ce cor crépusculaire à l'entrée du village où l'on abaisse la herse de bambou...

Mais non... ces élèves, le Grand lac, les petits sampans de pêche et ces lotus envahissants... Onze heures... Tout flambe...

Juin 1923.

Pierre FOULON.

